

Se résoudre au silence

François Couture

Numéro 73, été 1997

Le silence

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14765ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Couture, F. (1997). Se résoudre au silence. *Moebius*, (73), 57–62.

FRANÇOIS COUTURE

Se résoudre au silence

1. La voix de maman

Je suis le plus vieux, j'ai seize ans. Je suis à table avec mon frère et ma sœur. Maman fait cuire des crêpes, car on est jeudi et le jeudi, papa ne rentre pas dîner, il surveille les handicapés où il travaille. Alors on mange des crêpes parce que ce n'est pas très long à préparer. Au-dessus du poêle, maman a chaud, elle passe souvent une main sur son front en fermant les yeux. Son ventre est tout rond, pour la quatrième fois. Elle ne voit pas Marie qui, d'un geste calculé, renverse le verre de lait de Simon. Mon frère se met à crier et à gesticuler dans sa chaise de bébé. Maman hoche la tête. Comme ce sera bon, ce soir, après l'heure des plus jeunes ; comme elle sera bonne, cette courte tranquillité mille fois méritée. Elle n'en fera rien, ou peut-être des mots croisés, pour se donner le temps de penser à ce qu'elle préparera pour papa demain midi. Simon prend le verre renversé dans ses petites mains, le lance vaguement vers Marie qui le reçoit en plein visage. Elle hurle de rage. Je parle fort pour essayer de les calmer, mais à quoi bon. Marie donne des coups à Simon. Maman arrive finalement près d'eux, la main prête à frapper. Elle menace. Elle parle fort, elle aussi. Elle dit : « Attendez que papa arrive, vous autres. » Elle serre le bras de Marie, qui chiale. Maman me regarde, l'espace d'une seconde. Elle est épuisée, je l'ai vu dans le fond de ses yeux noirs. Elle lâche le bras de Marie, s'assoit sur une chaise près de Simon et se met à murmurer : « Arrêtez. » D'abord faiblement, puis de plus en plus fort. Elle répète sans cesse le même mot : arrêtez. Elle se met à pleurer. Elle dit : « Je n'en peux plus, arrêtez. » Elle dit : « La maison est toute à l'envers, c'est un signe qui ne trompe pas, j'aime quand c'est propre et c'est tout sale. » Elle se parle à

elle-même et les enfants se calment. Parce qu'elle pleure et qu'ils n'y sont pas habitués, les enfants se taisent, suspendent leur souffle. Et je me demande ce que peut bien dire un garçon de seize ans à sa mère qui n'en peut plus.

2. Les mots fracassés

Une femme, seule à une table. Une femme qui, dans chacun de ses gestes, dans chacun de ses sous-entendus, cherche à nous faire croire qu'elle est bien seule. Cette femme, c'est son regard où je ne suis pas. C'est son silence à qui j'ai envie d'aller parler, là où c'est perdu d'avance. C'est mon premier pas dans l'assurance feinte, le deuxième dans le doute, le troisième dans le vide. Ce sont les assiettes déposées sur les tables, la rumeur des clients et les clochettes de la porte qu'on ouvre et qui se referme. Ce sont les bruits tout autour et ce corridor d'elle à moi, qui rétrécit. Cette femme, c'est son regard sur moi, maintenant, c'est son cœur dans du béton armé, à cause du dernier gars — on ne l'y reprendra plus. Il y a cette femme désirable, là, tout près, et il y a mes mots qui se cherchent, des mots qui doivent surgir pour unir et qui se fracassent sur mes dents. Je n'ai rien à lui dire, sinon que je l'aime déjà, et c'est alors que je rentre chez moi.

3. Le silence d'après

Elle est là, dans la musique partout et les corps tout près. Je m'avance. Elle sourit nonchalamment. Elle dit oui. Je la ramène chez moi. Je le lui fais. Vite et bien. Et puis s'installe ce trou de silence que précipite l'orgasme. Le mien. Tous ces mots avant, tout ce langage pendant, le mal de tout ce silence d'après. Celui qui s'installe entre l'homme repu et la femme qui en voudrait encore. Le retour forcé et cruel à ma condition d'unique, après l'illusion délirante du contraire. Le silence enterré sous des mots vides : « Je suis bien avec toi. »

4. Le courage du dire

Un secret que j'aurais dû oublier comme le reste. Le seul que ma grande gueule ait su préserver. Une

femme toute menue, une bouteille sur la vieille table en bois, la lumière au-dessus, les verres qui s'entrechoquent pour le courage du dire. Début. Ses mots qui éclatent. Mes oreilles qui bourdonnent. Mes yeux dans ses larmes, les siens dans son verre. Je suis forcé par la gravité à garder mes lèvres closes. Le dit est partagé et c'est tout. Les verres qui s'entrechoquent encore. Fin. Nous ne serons plus les mêmes.

5. Tellement bien que ça ne fait plus rien

À droite une télé, à gauche Marianne, Marianne qui parle doucement, qui caresse, qui embrasse derrière l'oreille. Tellement bien que ça ne fait plus rien. À droite, mes yeux, ma tête, mon dos de fin de journée. À gauche, la femme fâchée et un peu écœurée de l'indifférence. Dans ses manèges et ses paroles brusques, je me sens vieillir. Hier, je le jure, je me serais battu. Les larmes se fauillent entre ses doigts. Ses sanglots sourds et les corps qui passent le temps.

6. Le chagrin bleu royal

Elle y croyait même si elle savait que ça ne se pouvait pas beaucoup. Il y avait les retards, les nausées, les rêves. Et l'attente qui n'en finissait pas, pour son homme et pour elle. Ils en parlaient souvent, ils choisissaient des prénoms en rigolant, en se couvrant de baisers. Un petit bébé, le fruit, la nécessité de leur amour. Mais elle n'a pas de petit bébé dans son ventre. Le test du docteur l'a confirmé, sur le bout du papier buvard. Son homme la regarde et il sait que toute sa femme est enveloppée dans un linceul de chagrin bleu royal. L'amour pour son homme, son corps le lui a refusé. Son homme le sait. Elle se tient debout devant lui. Elle le pleure. Il essuie les larmes de ses doigts. Il pose son front contre le sien. Il caresse ses avant-bras. C'est le plus loin que peut aller leur étreinte. Il ne peut en faire plus, la joie sourde du soulagement l'en empêche. Ils le savent tous les deux. C'est fini.

7. Ce prénom

Annie, sur le rebord de la fenêtre de la voiture. Elle est belle, les cheveux dans le vent, le poing levé, défiant la mort. Elle crie, elle crie à tue-tête. Je crie moi aussi. Il y a la route à perte de vue, devant, comme dans le plus éternel des clichés. Je caresse les jambes d'Annie. Elle revient dans la voiture, hale-tante. On rit comme des fous. Elle a des larmes sur ses joues, à cause du vent. Je l'aime et j'ai envie de le lui dire. «Je t'aime, Mélanie.» Le prénom de la fille d'avant. Il y a d'autres larmes. Il y a le moteur qui ronronne, la route sous les pneus. Il y a le soleil dans les yeux et le vent qui siffle dans les fenêtres. Longtemps.

8. Dans ce qui reste de l'amour

Un homme qui vieillit. Le silence avec sa femme, dans les pleurs des enfants et la télé trop forte. Et pourtant le couple est là, dans les nécessités qui se transmettent autrement, dans la sérénité des habitudes, dans les chairs qui ne se désirent peut-être plus, mais qui se côtoient sans cailloux. Dans ce qui reste de l'amour. La femme qui a détesté puis aimé ce silence, inéluctable et apaisant.

9. Se résoudre au silence

Mon ami a voulu s'enlever la vie. Plus capable de supporter sa vie. Après avoir passé une nuit sous observation à l'urgence, on l'a déménagé en psychiatrie, parmi une vingtaine de fous. Il va y rester jusqu'à ce qu'on le juge capable de retourner chez lui sans avoir envie de recommencer. On est responsable de lui, on ne doit pas se tromper.

Je n'ai pas du tout envie d'écrire, là. Plus envie de jouer avec les mots, plus envie de faire le clown en imaginant des histoires de femmes bandantes, des fables divertissantes, des mythes-catharsis à bon marché. Plus envie de vous impressionner pour me faire aimer. Plus envie de me conter des peurs. Parce que là, partout, c'est la vie qui hurle, c'est la vie qui livre un combat sans pitié, sans trêve possible, à la mort. Ce sont les larmes, la rage, l'impuissance, les néons d'hôpital, la folie à chaque porte, les pilules

pour dormir, les deux heures de visites par jour, les promenades dans les trois couloirs en forme de Y de l'étage, et les portes barrées tout au bout. Trente pas et on rebrousse chemin. Et on recommence. Encore.

J'avais pensé vous écrire d'autres conneries bien écrites sur le silence. J'ai pas de problèmes avec ça, d'habitude, les conneries bien écrites. Mais là, c'est pas la peine. J'ai pas envie. Je n'ai qu'un mot en tête : dehors. À cause des somnifères. À cause de leur arrière-goût de café à l'eau de vaisselle dans le fond de la gueule. À cause de l'eau des fontaines, qui goûte elle aussi le mauvais café.

Pensez à l'odeur de la terre après la pluie. À l'odeur des framboises. À l'odeur du café frais moulu. À l'odeur d'une boulangerie. À l'odeur du gazon qu'on vient de tondre. Pensez à la peau d'été qui a passé beaucoup de temps au soleil. Au bacon. Au cognac. À une rose, qui sent un peu les framboises. À l'odeur du corps ordinaire de la personne qu'on aime, à la fin de la journée.

Et puis pensez au savon. À l'éther. À l'air climatisé. Aux fenêtres qu'on ne peut pas ouvrir parce qu'on pourrait les enjamber. À l'absence totale d'odeur, parfois, à une sorte d'odeur trop blanche, trop lavée. À l'inox, à la tuile, au plastique. Pensez au renfermé. Aux pilules qui ont aussi une odeur, une odeur de fond de gobelet.

Le premier matin, après, il pleuvait. C'était beau. Et gris. Purement, simplement. Parce que c'était comme avant. Les voitures avaient quatre roues comme avant, la chaîne de mon vélo de montagne grinçait comme avant, la neige tombait du haut vers le bas, comme avant. J'étais essoufflé en montant les côtes, comme avant. C'est ça, l'absurde. Tout est comme avant, sauf cette maudite boule de larmes qui passe pas, qui reste pognée dans la gorge. Tout est comme avant, sauf ce morceau d'enfant qui a pris le bord pendant la nuit. Tout est comme avant, sauf cette peur de voir, de ne plus pouvoir dire que ce n'est pas arrivé ; mais c'est arrivé. Tout est comme avant, sauf le sable dans l'engrenage du temps, qui s'écoule tout de travers, par motons. Tout est comme avant sauf que ça marche comme pas. Ça marche

plus. Comme avant.

C'est arrivé il y a une semaine : déjà c'est du passé. Depuis, il y a eu beaucoup de mots, un peu de temps. Lui, il va mieux. Il prend soin de lui, il se rapproche de la vie. Ce qu'il ne sait pas, c'est qu'il me rapproche, moi aussi, de la vie. Il me donne le goût de crier à pleins poumons, comme un nouveau-né ; il me donne le goût de danser comme un débile, le goût de fumer mille joints, le goût de boire de pleins tonneaux de bière, le goût de baiser belle fille par-dessus belle fille par-dessus belle fille. Il me donne envie de vivre, bordel, pas d'écrire. Écrire, ce n'est pas la vie. C'est fabriquer de la vie. J'ai besoin, besoin de la vie qui est, pas de la vie qui s'invente.

Demain matin, vous goûterez ce que vous aurez envie de goûter, humerez ce que vous aurez envie de humer, irez où vous aurez envie d'aller.

Vous êtes libres.